

L'écriture ou le redoublement du sens

Bruno Roy

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, B. (2000). L'écriture ou le redoublement du sens. *Brèves littéraires*, (55), 17–26.

BRUNO ROY

L'écriture ou le redoublement du sens *

*L'inquiétude arrive
première à la conscience*
Carle Coppens

Écriture et société ou écriture et politique ? Écriture et responsabilité ou écriture et subversion ? Ateliers d'écriture ou création littéraire ? Dois-je discourir à propos de l'importance de la littérature dans nos sociétés ? Dois-je débattre sur l'engagement partisan ou pas de l'écrivain ou alors vous convaincre du pouvoir des mots ? Je crains que ces quelques sujets de dissertation, disons, me soient d'un banal recours. Rien de tout cela, donc, mais tout cela est inévitablement imbriqué dans le rôle social de l'écriture.

Jacques Poulin, ce merveilleux écrivain, croit que l'on « fait moins d'erreurs quand on écrit sur les choses qu'on connaît le mieux ». Chez moi, l'écriture, dirais-je, est le seul savoir-faire de mon engagement. À l'instar de Gaston Miron, j'écris en sachant que « je suis issu de la littérature québécoise » ; j'écris

* Allocution d'ouverture au Festival francophone de l'écriture, le vendredi 5 mai 2000, Cégep Montmorency, salle Le Trac, Laval.

aussi en sachant que je suis issu du « noir analphabète » de mes compagnons d'enfance, perdus, aujourd'hui, dans je ne sais quel asile de l'indifférence politique et religieuse. Sans y référer directement ce soir, ces deux réalités, vous l'aurez compris, sont au centre de mon regard d'écrivain.

Puisque, en acceptant de donner cette conférence d'ouverture, j'ai eu cette prétention de pouvoir vous entretenir du rôle social de l'écriture, je vous propose cette idée toute simple : l'écriture transforme le social parce qu'elle redonne à l'individu le sens de l'expérience humaine qui parfois, dans notre rapport aux autres, échappe à notre conscience. « Car aujourd'hui, ici, entre nous, écrit Gaston Miron, il y a, d'un homme à l'autre, des mots qui sont le propre fil conducteur de l'homme. »

Les mots nécessaires

J'affirme d'emblée que l'acte d'écrire n'est pas un acte isolé. Tout écrivain, voire tout artiste, a besoin d'une profonde intégration dans le monde pour que la réalité esthétique qu'il veut proposer rejoigne la réalité éthique de chaque individu. On écrit parce que l'on croit que quelque chose est menacé là où l'on vit. Par exemple, si l'écrivain intervient sur la place publique, c'est qu'il constate l'anémie intellectuelle de plus en plus grande dans son environnement immédiat. Il n'y a qu'à constater la neutralisation de la pensée dans les médias électroniques ou imprimés pour s'en convaincre.

Nous vivons dans un état de régulation, non seulement de plus en plus lourd, mais de plus en plus efficace, parce que de plus en plus subtil. Nos démocraties, pour ne parler que d'elles, recèlent des vices que nos paroles ont fonction de dénoncer. Le fanatisme intégriste rôde en certains endroits de la terre et il serait irresponsable que nos démocraties n'en tiennent pas compte. Certains mots ne doivent pas disparaître de nos consciences, sinon ils seront perdus pour l'avenir. Auschwitz, Hiroshima, génocide, famine, sida, enfants de Duplessis. Ces mots ne sont pas que des cases, ils sont des réalités souffrantes.

Est-ce illusoire de penser que l'indignation peut être une force de changement social ? Je sais, en tout cas, qu'il n'y a pas de colère sans conscience. Écrire maintient à jour la révolte, empêche l'engourdissement. Le rôle social de l'écriture ne peut se situer qu'à ce niveau de la conscience qui doit combattre les obscurités du discours. La censure existe sous des formes trop subtiles pour ne pas exiger de l'écrivain qu'il demeure un éveilleur. Ses mots sont nécessaires. L'acte de création, qui s'écrit dans le déchirement, est nécessaire.

« Il y a toute cette culpabilité venant du fait que quand je suis dans l'écriture, je ne suis pas sur le front de la lutte, alors que je sais très bien, et encore aujourd'hui, que nous sommes cernés par la pacotille, que nous sommes cernés par la confusion, que nous sommes cernés par notre propre indécision, et quand je ne suis pas sur le front de lutte, là, pour lutter contre ce

qui empêche le poème d'advenir, pour que les conditions du poème adviennent, eh bien, je me sens coupable. C'est une révolte contre moi-même et en même temps c'est un appel irrésistible vers l'écriture, c'est une soif incommensurable d'écrire et en même temps un déchirement terrible. »

Chez Miron, ce sont les instances du *je* en confrontation avec les instances du *nous* qui commandent très souvent l'écriture qui, à son tour, vit des débats sociaux qui ont cours. Dès qu'ils touchent à la conscience, les mots de l'écrivain s'engagent sur le terrain des luttes sociales. Que comprendre alors de ce cliché de Philippe Sollers : « La vie de tous les écrivains est un combat » ?

Que dans tout combat s'insère une histoire personnelle. Écrire, c'est parler pour que ne rétrécisse pas l'âme de mes compagnons d'enfance, par exemple. J'écris parce qu'il faut parler. Me taire serait cesser d'être écrivain. J'écris pour user de mon droit de parole. Le risque est du côté de la parole dite. Imaginer la parole ne suffit pas, il faut la dire. C'est à cette condition que la lecture esthétique que l'écrivain veut faire du monde prend son véritable sens. Conséquemment, si dans l'écriture il y a engagement, c'est parce qu'il y a réalité éthique, moins parce qu'il y a production romanesque ou discours social. La conscience du *je* naît et s'affermi à la faveur de sa confrontation avec le *nous*.

¹ Sous la direction d'André Major, *L'écriture en question, Entretiens radiophoniques*, Leméac, coll. *L'écriture*, 1997, p. 134.

On ne peut écrire dans « l'esquive des valeurs ». L'expression est d'André Brochu. Cette esquive est un acte de lâcheté et d'hypocrisie. Elle est la porte de la déresponsabilisation et du mensonge. Plus l'expérience de l'écriture est enracinée dans une conscience, plus solide est son esthétique, plus libre et plus forte elle est devant les diverses séductions idéologiques dont l'écrivain, il ne faut pas l'oublier, est contemporain. Contrairement aux régimes totalitaires, l'écrivain n'a pas pour fonction de réduire la personne humaine à sa relation sociale. L'écrivain est juste là pour nous rappeler, selon les mots d'un ancien président de l'UNEQ, Denis Monière, que « l'oppression s'est toujours appuyée sur l'oubli ».² Écrire, les mains ouvertes comme des yeux, contre les dogmes, contre les idées dominantes, pour ne pas être noyé dans les discours sociaux. Lorsqu'il y a révolte, celle-ci doit être une soif de justice, pas une soif de vengeance.

Écrire sa propre idée du monde

Dès sa première idée, l'écrivain se met à penser le monde autrement. Dès l'instant, ajouterais-je, que l'homme peut le résumer, on a raison de s'inquiéter. Résumer étant, pour moi, encore une façon de penser. De développer aussi pour clarifier quelques maux, pour aider la parole à rester autonome. Écrire affirme la pensée qui est, dans sa nature propre, un acte d'imagination. La littérature n'est-elle pas un feu de visions continues ?

² Denis Monière, *Le Devoir*, 11 mars 1994, p. A-9

Certes, l'écriture travaille sur un plan qui est déterminé par son époque, mais qui, surtout, la dépasse. Le sens qui circule dans une œuvre, lui, n'est pas déterminé par son époque. L'écriture est un regard de dépossession et s'installe dans la durée. Mais attention, l'écrivain doit être de son temps parce que c'est sa seule chance d'être juste. Être de son temps donne au créateur de la rigueur et de la profondeur. L'écrivain promène sur le monde un regard qui porte sa propre idée du monde. Ainsi que l'affirme le romancier Yvon Rivard, « c'est le monde intérieur qui débrouille le monde extérieur. L'objectivité, écrit-il encore, c'est d'être soi, c'est d'être fidèle à ce qu'on croit. »³

Le pouvoir du mot, conséquemment, n'est pas celui de la prétention, mais celui de la transmission d'une sensibilité personnelle. Toute lecture véritable, par exemple, atteste d'un supplément de sens qui échappe au contrôle social. D'instinct, l'écrivain ne répond pas, il éclaire. Il n'a pas de réponses, il n'a que des éclairages. Son œuvre, inévitablement, atteint le lecteur dans sa conscience, c'est-à-dire dans sa pensée même.

Certes, une nouvelle conscience peut changer ma vision du monde, mais il est peu probable que ce changement de perception conduise à une vision plus naïve de ce monde. Le pouvoir des mots réside dans sa capacité à dépasser l'immédiateté de l'expérience. Sans

³ *André Major*, op. cit., p. 209

ce pouvoir, il ne peut y avoir transgression. Car ce qu'il faut déjouer, par nos paroles singulières, par nos écritures vivantes, ce sont les masques obscurantistes des idéologies. Attention ! Transmettre n'est pas transformer. L'écriture doit être là, préférablement, où elle peut influencer. L'écriture s'adjudge le pouvoir de dissoudre quelque obscurité de notre temps. C'est pourquoi elle attire tant : elle féconde d'abord un pouvoir sur soi, moins sur les autres. Écrire pour réinventer la parole qui veut tout dire, pour libérer les mots de leurs interdits. En avoir le pouvoir.

Écrire pour exercer sa liberté

Le vrai écrivain est d'abord un homme libre. « Être écrivain, a déjà écrit Jacques Godbout, c'est exercer sa liberté. » L'écrivain doit être habité par les mots hors de toute catégorie ou étiquette. Pour l'écrivain, l'écriture, ultimement, est le signe imprenable de sa propre liberté de dire. « Penser pour soi et par soi, note Michèle Mailhot, c'est une sorte d'anarchie. Pourtant, c'est la seule liberté qui nous reste. »⁴ L'écriture est toujours le dernier recours contre la rigidité de la pensée. L'écrivain, en tant qu'artiste, s'approche de l'absolu par ce qu'il crée ; il s'en éloigne lorsque la liberté lui fait défaut. Toute la démarche de l'écrivain consiste à construire sa propre liberté qui est aussi celle de ses contemporains. Ce qui est sûr, c'est que la lutte pour la liberté n'est jamais dépassée, que nous soyons ici au Québec ou ailleurs en Bosnie, en Afrique ou en Algérie.

⁴ Michèle Mailhot, *Liberté*, n° 153

Ce que je clame, c'est qu'il faut parler à tout prix ; ce qui est une façon non seulement de préserver sa liberté d'expression mais surtout de protéger le pouvoir d'imaginer un autre monde. Le rôle de l'écrivain, dans n'importe quelle société, est de protéger la fiction elle-même, c'est-à-dire la faculté d'imaginer. En ce sens, persévérer dans sa propre liberté, dans son propre imaginaire, c'est, de nos jours, révolutionnaire. Parlez-en au condamné à mort qu'est Salman Rushdie. Son courage est-il seulement fait de papier ?

C'est de l'écriture, c'est-à-dire de la création elle-même que nous vient l'idée de défendre tout acte de liberté ; de la même manière, c'est par l'écriture qu'on en expérimente les limites. Comme dit Lacan : « parole vraie ne veut pas dire parole libre ». L'écriture contraint, d'une certaine manière, à sauvegarder l'idée de la liberté qui est d'abord la liberté d'imaginer et qu'il ne faut pas confondre avec la liberté d'expression qui est bien autre chose. Seule la création expérimente la vraie liberté. L'écriture, ici, est un témoignage direct de cette expérience. Il faut se servir d'elle et de l'acte libre qu'elle constitue pour appuyer la défense des démocraties. Cette révélation contient une charge de certitude qui n'a rien à avoir avec les dogmes, mais tout à voir avec l'intime expérience de la création qui en constitue la preuve. L'écriture créatrice n'a pas pour fonction de rendre abstraite la notion de liberté. Elle est là pour nous en donner l'idée, pour la maintenir et pour la faire advenir, s'il y a lieu, dans nos propres vies. L'écriture est une propriété de la liberté. Il incombe donc à celui ou celle

qui écrit, particulièrement à l'écrivain, de préserver les attributs, non seulement de sa propre parole, mais aussi de la parole libre pour tous et toutes.

Écrire ou réussir sa vérité

L'écriture, en tant que sens, n'en a pas moins une finalité qui remet chaque lecteur en question. Jacques Folch-Ribas a bien raison : « La liberté de celui qui écrit est absolument égale à celle de celui qui lit ». Ni lire ni écrire ne sont une réédition du lieu commun. C'est bien là le rôle des mots de suggérer sans pour autant tout dire et de toujours le dire de la même manière. L'écriture n'est jamais expérience totalitaire. Sa puissance est surgissement, jamais imposition. Bien qu'elle soit, tout comme la lecture, un corps à corps avec l'universel, l'écriture ne prétend jamais à la vérité absolue. Écrire, pressé par rien d'autre que par le sens qui se dévoile. Y être disponible, toutefois, demeure exigeant. Les mots ne réduisent pas cette disponibilité à une simple réaction émotive ou passagère.

Se peut-il que la seule idée importante, pour un écrivain, soit celle qui peut sauver un homme ou une femme. « Ce serait déjà une très belle finale, affirme posément le poète Jacques Brault, si l'homme s'achevait par la création d'un homme. »⁵ L'écriture nous installe dans la magie du commencement. Faute de cet espoir, même si l'on prend dans l'écriture une

⁵ Jacques Brault, *Chemin faisant*, La Presse, coll. « Échanges », 1975, p. 128

certaine notion de l'expérience humaine, écrire est une épreuve de solitude. En même temps, il est probable que la parole est l'ultime moyen que l'écrivain prend pour ne pas être seul.

En fin de compte, toute proposition de réalité esthétique, ce qu'est fondamentalement l'écriture, nous ramène à notre propre réalité éthique. Cette écriture, inséparable d'une éthique personnelle, est la meilleure défense pour déjouer les discours sociaux ou politiques, voire les discours académiques ou culturels.

Personne ne saurait dire à quel moment l'écriture entre dans le sens qui lui est nécessaire : une chose est sûre écrire maintient la fonction du sens dans notre recherche d'humanité. Cette écriture ne peut que consigner le sens qui se crée par elle. Le fait d'écrire ne peut être que consignation de sens, car la parole qu'évoque l'inscription, ici le mot vivant, finit toujours par donner raison au sens. Une écriture où chaque mot compte est une écriture qui a réussi la vérité de son auteur.

Encore Michèle Mailhot : « La seule défense de l'écriture, c'est sa beauté ».⁶ Qui est un autre genre de compréhension et qui n'est possible, dirait Jorge Semprun, que par l'artifice de l'art.

L'écriture, une forme d'art : pour mieux vivre ensemble. Eh bien ! Redoublons le sens des mots comme on redouble d'ardeur. Écrivons !

⁶ *Michèle Mailhot*, op. cit.